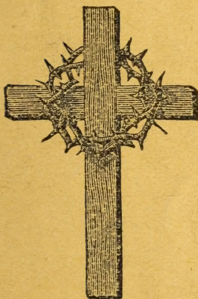
J. BELLOUARD
Missionnaire diocésain de Poitiers,
Caporal brancardier au 314e.

LE CHEMIN DE CROIX

DE CEUX QUI SONT RESTÉS





H. BOULORD
Editeur
15, Place du Temple, 15
NIORT

Nihil obstat :

Pictavii, die 14a Februarii 1916

A. Chaperon.

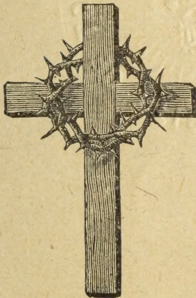
Le Chemin de Croix

DE CEUX QUI SONT RESTÉS

J. BELLOUARD
Missionnaire diocésain de Poitiers,
Caporal brancardier au 314e.

LE CHEMIN DE CROIX

DE CEUX QUI SONT RESTÉS



H. BOULORD
Editeur
15, Place du Temple, 15
NIORT



Prière avant de suivre Jésus-Christ

Seigneur, il est rude, mon Calvaire. Mais le vôtre était plus rude encore.

Il est long. Oh ! qu'il est long, mon chemin de la Croix, mais pas encore de la longueur du vôtre.

La pente est raide ; le sol glissant ; la Croix, lourde à écraser. Le pied chancelle ; le cœur, à tout moment, se sent défaillir. Que de fois l'instinct pousse à rejeter le fardeau et à s'asseoir, mécontent et amer, au bas de la montée.

Pourtant, Seigneur, je n'en puis douter : je dois marcher, marcher toujours. De repos, je n'en dois prendre que sur un signe de vous. Et ce signe, quand le ferez-vous ? Seul, vous marquez le terme et l'heure bénie du salaire.

Je viens donc, tel que je suis, chercher du courage. Je viens vous regarder, profondément, amoureusement, vous écouter, apprendre de vous les grandes leçons d'énergie résignée.

Je viens donc mêler mes sueurs à vos sueurs, mes larmes à vos larmes, essayer d'ajuster mes pas aux vôtres.

Je viens appuyer ma Croix sur votre épaule ensanglantée.

De l'abîme de ma faiblesse, je crie vers vous, qui êtes la Force ;

De l'abîme de mes angoisses, je crie vers vous, qui savez le mot du Mystère et tenez l'Avenir ;

De l'abîme de mes deuils, je crie vers vous, ô Consolateur.

Quand je vous aurai bien vu souffrir, et que j'aurai compris le Calvaire. mon cœur s'exaltera. Je vous suivrai du Prétoire au Tombeau. Vous me direz, en passant, les paroles que j'attends. N'avez-vous pas été secoué de toutes les agonies qui glacent nos fronts? O Ami, vous n'êtes étranger

ni indifférent à aucune de nos douleurs. Si une vaine curiosité m'agenouillait devant vous, j'aurais choisi le Thabor, pas le Golgotha.

Mais non, c'est le besoin, c'est la lassitude, c'est la peur de ne pas arriver au bout...

Oh ! Parlez-moi, prenez-moi ! Des images imparfaites qui détaillent pour nos yeux, sur les murs de l'église, votre Passion immortelle, qu'il jaillisse des flammes lumineuses, brûlantes ! Tiède en amour, inquiet en foi, je demande que tout ne soit pas vain pour moi du tragique exemple donné là-bas !

Que je descende, de la hauteur sacrée, plus calme dans la tourmente intérieure ; plus droit sous l'accablement.





PREMIÈRE STATION

Jésus condamné à mort

v. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.

R. Quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.

v. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

R. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

Vous êtes innocent ; tout le monde le sait. Et vous êtes condamné. Pilate, pâle, bien plus pâle que vous, se lave les mains.

C'est un mystère immense, Seigneur.

Ils savent ce qu'ils font, vos ennemis ; mais, plus encore, ils ne le savent pas. Malgré eux, ils donnent un Rédempteur à l'humanité. Ils vous mettent en mesure de consommer l'œuvre.

Que vous êtes impressionnant, ô Christ, en votre silence ! Vêtu pour le sacrifice, victime enchaînée, et déjà tout sanglant, Vous êtes prêt. Vous voyez toutes choses jusqu'en leur fond dernier, dans les événements et dans les cœurs, et vous acceptez ! Vous attendez le signal de départ, et le cri du chef de cohorte qui dira : « En avant ! » Vous suivrez la route qu'on fixera.

A notre tour, nous sommes condamnés ; mais n'étant pas innocents. L'ambition de quelques-uns, la tyrannie des puissants, les péchés de tous et l'aveuglement ont déchaîné la calamité. Dieu a per-

mis Gethsémani, le Prétoire et le Golgotha. Il ne permet pas sans motif d'amour. Vous tirez, ô Père, le bien du mal ; les victimes de la faute en deviennent les rédempteurs.

Nous sommes condamnés, nous, à pleurer, au coin du foyer vide, à trembler devant chaque jour qui monte, à prendre le deuil, sans une tombe qu'on puisse fleurir...

Nos bien-aimés sont condamnés. Leur croix est prête. C'était au mois d'août ; la guerre a réclamé leur sang ! Il leur a fallu le donner, ne cédant pas au cri des multitudes, mais au cri des haines étrangères !...

Une pareille sentence, pour beaucoup sentence de mort, bouleverse. Pourquoi les hommes sont-ils si méchants ? Pourquoi ces instruments horribles qui prolongent l'agonie ? Pourquoi pas la Justice et la Paix ?...

Pourquoi avoir condamné le Juste ?

Ne creusons pas ces pourquoi. La réponse ferait rougir. Dieu aurait raison contre nous.

Regardons plutôt, en face, le Calvaire au prochain horizon, et la spéciale Rédemption qui s'y doit opérer pour nous et par nous.

Vous avez tout voulu, Seigneur, de ce qu'on décidait contre vous. Vous saviez le bienfait de vos douleurs. Je veux tout, aussi, quelles que soient les erreurs et les hontes dont je subis le contre-coup terrible. J'aide au salut du monde. Le déshonneur n'est pas d'être condamné, ni de souffrir, ni de mourir....

Quand les coupables se lavent les mains, heureux qui se frappe la poitrine, et, recueillant son front, prend sur lui la faute universelle, et consent à la racheter.

Pater noster, etc.	Notre Père, etc.
Ave maria, etc.	Je vous salue, Marie,
Gloria Patri, etc.	Gloire au Père, etc.
v. Miserere nostri, Domine.	v. Ayez pitié de nous, Seigneur.
R Miserere nostri.	R. Ayez pitié de nous.

v. Fidelium animæ, per misericordiam Dei, requiescant in pace.

r. Amen.

v. Que, par la miséricorde de Dieu, les âmes des fidèles trépassés reposent en paix.

r Ainsi soit-il.

Sancta Mater, istud agas, Crucifixi fige plagas cordi meo valide:

Mère sainte, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.





DEUXIÈME STATION

Jésus est chargé de sa Croix

Ceux qui étaient sur la place ou dans la cour, ont vu, seuls, de quel geste, Seigneur, vous avez accueilli la Croix lourde. Mal équarrie elle était, et meurtrissante à l'épaule. Vous tendiez les bras. Vos yeux disaient : « Je veux bien... » Vous l'avez serrée comme pour l'étreinte des chastes unions : elle était la compagne, la collaboratrice de Rédemption. Elle était le Baptême dont vous deviez être baptisé. Elle était tout pour vous, qui étiez venu pour elle...

La haine vous l'avait préparée ; le mépris vous la laissa brutalement tomber sur le dos.

Et vous l'aimiez. Si pesante que vous alliez céder sous elle, elle ne vous faisait pas peur. Elle était à vous pour l'Eternité...

Comment ai-je reçu la mienne? L'ai-je seulement reçue, ce soir d'été où les tocsins de guerre sonnaient la marche nationale au Calvaire? Elle gît peut-être encore, à mes pieds, depuis des mois...

Quand elle m'a touché, je l'ai rejetée et ne l'ai jamais plus ramassée.

Ou bien j'ai essayé de la soulever ; je l'ai trouvée d'un tel poids que je n'ai pas insisté. Et j'attends que vous l'ôtiez de devant moi. Mais parce que vous m'aimez, vous ne l'ôterez pas et il faudra que je la prenne... Et parce que je vous aime, oui, je la prends.

Que me demandez-vous, au sujet de cette Croix? Que je l'appelle? Ce serait très beau. Saint An-

dré l'a fait, et bien d'autres. Mais ils ont mis du temps à avoir le courage de l'appeler.

Que je lui sourie? C'est beau encore. Un tel et un tel l'ont fait, qui étaient des saints. Mais ils ont tremblé longtemps et pleuré, avant de sourire.

Si seulement je savais la prendre, tout court ! La tenir, ferme ; ne pas détendre mes bras lassés. Et dire : « Je ne lâche plus ! Quand elle tombera, je tomberai avec elle et sous elle. »

Cela, vous l'exigez. Et de plein droit, puisque, à ma prière transie, vous m'en assurez la force.

Est-ce que les braves de la bataille ne la tiennent pas? Est-ce qu'ils ne rougissent pas des minutes où ils l'ont laissée choir? Et ne l'ont-ils pas aussitôt reprise?

La Croix, votre Croix, ma Croix, celle que vous avez taillée pour moi, ou que les hommes, ouvriers inconscients, m'ont taillée selon votre plan, donnez-moi, oh ! donnez-moi, Seigneur, de l'accepter !

Et puisqu'il faudra que je marche avec elle un long chemin, serrez-la moi si fort que je ne puisse plus m'en débarrasser !

A vous seul, qui l'avez mise, le droit de l'enlever.

Le paysan ne détache ses bœufs de la charrue qu'une fois l'ouvrage à point ; il ne délie le joug qu'au soir, le sillon achevé...

Jusqu'à ce que, couché sur elle, comme vous, ou comme le guerrier sur son canon après le combat, je m'endorme pour le repos définitif...





TROISIÈME STATION

Jésus tombe pour la 1re fois

L'agonie sous les oliviers, la nuit dans le cachot, parmi les opprobres, la flagellation avec ses pertes de sang, et puis l'indicible angoisse, la tristesse inconsolable à cause des hommes qui sont méchants, des chefs qui sont injustes et des amis qui délaissent, avaient fait de vous, quand la trompette sonna pour le départ, une loque !

Et puis, vous saviez où on vous menait, la longueur du chemin et son terme.

Il paraît qu'un mystérieux instinct fait tressaillir les agneaux qu'on mène à la boucherie. Peut-être. Du moins, on les a pas d'avance meurtris ; et la laine qu'ils laissent aux buissons est immaculée....

Mais vous !

La Croix achève l'accablement. L'héroïque allégresse de la traîner pour nous, ne vous empêcha pas d'en sentir la pesanteur. Le dévouement, même soutenu d'un grand amour, épuise et on en meurt.

Alors, ayant fait un bout de la route, pour une raison ou pour une autre, bousculade, caillou qu'on heurte, coup, faiblesse, plaisanterie de curieux qui fait dévier la Croix, vous tombez !

C'est la chute des débuts. Il y en aura trois pour vous, Seigneur, celle du début, celle d'à mi-chemin, celle de la fin !

La chute des débuts ! Oh ! Nous savons bien ! Nous savons trop !

La tâche apparaît telle, se révélant dans toute son ampleur, que d'avance on fléchit... C'est le

matin, le soleil à peine est monté, et déjà, comme découragé, on voudrait que ce soit le soir, et on se couche... Le sillon est long, le jour aussi, le terrain difficile à travailler : devant l'immensité de l'effort, lâchant l'outil, on s'étend à l'ombre...

Ou bien, plus courageux, décidé malgré tout, on part, on commence, et puis, brusquement, la dé-défaillance...

Ce fut la nôtre, ô Seigneur, quand commença le Calvaire... La guerre se déclare... D'un seul coup, nous avons mesuré les trois dimensions de l'épreuve. Comme pour vous en ce seul mot : « Golgotha », il y avait un infini de souffrance, en ce mot : « la guerre », n'y avait-il pas pour nous toute la somme des douleurs dont puisse être abreuvée la vie?

Aussi, nous avons pleuré ! Peut-être pas tant à la minute ardente du grand départ : un souffle passait... Tout le remuement de la mise en marche d'un peuple vers sa frontière.... Mais après ! Après quelques jours dans la guerre, après quelques pas dans le chemin, sous la Croix, nous sommes tombés... C'était à la fois de la lassitude, de l'impuissance à aller plus loin, le refus d'insister sur cette route de sang, la révolte des condamnés sortant de la cellule.

Nous sommes donc tombés. Il se peut, du moins, que nous soyons tombés. Les plus enthousiastes ne sont pas les plus forts. Et il fallait avoir l'épaule solide, et le pied si ferme !

Mais, Seigneur, nous nous sommes relevés ; comme vous, nous avons repris l'étape, au point précis de la chute... Ce n'est plus qu'un souvenir...

Puisse-t-il en être ainsi, en effet ! Gardez-nous d'être, ô Seigneur, de ceux ou de celles qui dès le premier jour abattus, n'ont plus voulu qu'on les relevât, ont écarté l'aide, et là-bas, inertes, vaincus, ayant renoncé à leur mission, continuent leur lâcheté, perdent toute raison de vivre, isolés de la grande tribulation consentie !



QUATRIÈME STATION

Jésus rencontre sa mère

Elle était là, votre Mère, à sa place, à son poste ! Dans l'universel abandon, elle, du moins, demeure fidèle. Les mères ont ce courage. Les mères, Seigneur, ici-bas, notre espoir suprême, et qu'on est sûr de trouver, au point voulu, à l'instant même où sans elles on n'y tiendrait plus.

Elle vous a vu, et regardé. Vous l'avez vue, et regardée. Vous avez souri tous les deux, tristement, et peut-être, aussitôt après, avez-vous tous les deux pleuré.

Pas une parole. Vous ne pouviez pas. Et puis, le silence en dit plus long. La grande union des âmes, en une commune désolation, se fait autrement que par les paroles.

Ce fut une consolation pour vous, de la rencontrer. Une peine aussi, à cause de sa peine ravivée.

Vous saviez d'avance qu'elle était là. Car c'est vous qui aviez fait son cœur, comme vous avez fait celui de toutes les mères. Cependant vous avez tourné la tête, cherchant quelqu'un. Elle, de son côté, se montra discrètement. C'était un encouragement donné au Fort, à l'heure de sa grande Fatigue. Sa présence disait : « Courage ! Je te suis ! Je serai là-haut, pour la dernière agonie ! »

Merci, ô Frère aîné de la mystérieuse famille chrétienne ! Merci !

La Vierge était là, pour vous. Elle est donc là pour nous, quand nous passons après vous. Elle

est là, Vierge en pleurs, Femme voilée, Mère douloureuse, au carrefour des souffrances humaines. La savoir là fait du bien ; regarder vers elle, encore plus... Car elle ne se tient pas, comme la spectatrice indifférente, ou la curieuse. Elle est la Pitié, la Compassion. Elle est douce et belle, votre mère, ô Seigneur. Et le ciel qui a tari les larmes en ses yeux, n'a pas tari la tendresse en son cœur... Et de sa Gloire à notre misère, il n'y a pas loin, grâce à vous en qui toutes choses prennent contact.

Sommes-nous là, nous, à notre place, à notre poste ? Loin, vers l'Est, en quelque point de la ligne de bataille, ils passent, sous la Croix, les rédempteurs du Pays. L'isolement décuple le fardeau.

Oh ! comme ils sont seuls !...

Sur les routes, les acclamations se taisent maintenant, et on n'offre plus de fleurs. Dans les nuits, ils n'entendent que le pas des patrouilleurs qui n'apportent guère d'Amour. Dans la glaise des tranchées, parmi les camarades, leur cœur appelle encore, car « il est absent, celui qui consolait ».

Les épouses, les sœurs, les mères, où êtes-vous ? Vous pouvez être tout près. La prière quotidienne, l'adorable fidélité, c'est vous, vivantes là-bas et réconfortantes...

Pitié, ô Christ, pour celles qui ne le savent pas, ou qui l'ont oublié ! Pitié pour celles qui ne réalisent pas, pour leurs bien-aimés l' « absence présente » dont parle un de vos saints ! Pitié pour celles qui, au risque de l'accroître, en s'y attachant, ne sentent pas qu'à leur souffrance il n'est pas de meilleure consolation que de consoler ! Pitié pour celles qui désertent, ne fut-ce qu'un instant, la route ensanglantée, où, depuis des jours, traînant leur Croix, et cherchant le visage aimé, s'en vont, après le Christ, les membres du Christ.





CINQUIÈME STATION

Simon de Cyrène aide Jésus

Vous êtes bien fatigué, Seigneur. Vos ennemis avaient peur de vous voir mourir en route. Et il ne faut pas pour le triomphe de la haine et le triomphe de l'amour que vous mouriez en route.

Simon revenait des champs avec ses fils. Les soldats lui dirent : « Prends la Croix du Nazaréen ; il n'en peut plus. » L'homme se laissa faire. Et, un bout de chemin, la Croix de Rédemption fut portée à deux, vous et le Cyrénéen.

Pourquoi? Vous ne permettez rien sans raison, surtout en ces heures suprêmes.

Je crois comprendre.

D'abord, c'est pour nous associer, nous les rachetés, au travail qui nous sauve. Grand honneur pour qui ne s'y refuse pas ! Beaucoup s'esquivent, vous laissent seul. Ils passent, des champs à la maison, tout à leurs intérêts, sans donner de leur temps ni de leurs bras, à votre œuvre dure... J'en suis peut-être.

Et puis, c'est pour montrer, même en leur insuffisance, le prix des secours humains, quand un sentiment profond les pénètre. Les dédaigner est d'un orgueil fou qui, tôt ou tard, coûte cher.

C'est encore pour que, vous ayant aidé, nous comptions sur vous en retour. Simon avait plus besoin de vous que vous n'aviez besoin de lui. Et nous sommes Simon. Désormais, si nous marchons seuls, donc impuissants et vite abattus, à nous la faute. Nous n'avions qu'à vous « engager » et vous seriez

venu ; nous n'avions même qu'à vous accepter, car vous vous offrez le premier. Et vous êtes toujours sur les routes où se traîne la souffrance. Sans vous, avant le terme, nous tombons pour ne nous plus relever, le sacrifice à moitié fait, le meilleur fruit perdu de nos efforts.

C'est enfin pour que nous les aidions, quels qu'ils soient, ceux qui portent la Croix.

L'Eglise porte la Croix depuis des siècles. C'est exactement votre Croix. La pénitence, l'apostolat sont une force, ajoutée à la sienne. Les donnons-nous à l'Eglise pour que sa Croix soit moins lourde?

La Patrie porte la Croix. Chacun de ses fils en doit prendre une part. Mais les uns portent tout, les autres, à peu près rien. Et ce Calvaire est haut. Ceux-là le savent qui y montent.

Nos soldats portent la Croix, là-bas, partout où ils veillent, combattent, agonisent. Les aidons-nous? Si nos lettres sont un désespoir qui s'épanche ; s'il y a de la lassitude en nos tendresses, du mécontentement en nos cœurs déçus, nous faisons leur marche plus pénible, leurs pieds plus vite aggravés, sous une Croix qui pèse plus que son poids.

Et si nous trahissions jamais, même dans le secret, où seul pénètre l'œil de Dieu, nos promesses de fidélité, nous chargeons leurs épaules d'un tel fardeau qu'ils n'ont plus qu'à mourir... Quelques-uns en sont morts...

Croix partagée, demi-Croix. Souffrons à deux.

A trois plutôt : le Christ, nous et eux.





SIXIÈME STATION

Véronique essuie le visage du Christ

Simon, la vigueur virile, prend votre Croix et la porte avec vous. Véronique, la délicatesse de femme, prend un linge blanc et, tremblante de respect, essuie votre visage méconnaissable.

Au fond, c'est le même geste.

Et ces deux secours humains vous sont doux, Seigneur. Certes non, vous ne les repoussez pas. Ils étaient prévus. Ils font partie de la Passion. Ils en complètent l'universelle leçon.

Il était bon pour nous que cette femme fût là. Autrement nous nous serions dit : « Jésus-Christ, sans nous, sauve le monde. Laissons-le passer. Saluons seulement du regard. Le reste est vain. Dieu n'a que faire de nos apports insignifiants. »

Ce qui est l'erreur fondamentale.

Nous le savons par Véronique. Elle a agi ; elle a aidé. Elle a fait tout ce qu'elle a pu : elle a suivi le sûr instinct de sa Pitié. Elle avait raison, Seigneur, puisque vous l'avez récompensée. Votre visage s'est empreint sur le linge. Elle eut de vous ce souvenir, qui est une réalité.

Qui refera le même geste, possédera le même souvenir. Il s'en ira, ayant à lui, et en lui, votre empreinte, quelque chose de vous laissé dans son âme.

Qu'il s'agisse de votre Eglise, qui est vous en un sens, qu'il s'agisse du pauvre qui est vous en une sens, qu'il s'agisse de tout homme, qui est vous

en un sens, si je sors de mon égoïsme à leur sujet, si je vais, laissant dire la foule indifférente ou hostile, et si j'essuie les larmes de leurs yeux, si j'enlève la boue qui les salit, si j'accomplis l'acte de compassion, multiple en ses formes, un dans son principe, moi aussi, Seigneur, je reviendrai, vous possédant davantage, enrichi de votre présence plus intime en moi.

C'est le miracle que tous les siècles ont vu, que chaque jour renouvelle. On vous aime plus et mieux, à mesure que par amour pour vous on se dévoue plus fraternellement. Pour un verre d'eau, on a le Royaume ! Pour un linge qu'on tend, on a votre visage Bien-Aimé !

La charité chrétienne est là tout entière.

Et les temps sont propices. Comme il y en a, vers le Calvaire, traînant une Croix, des gens qui s'en vont !... Pourquoi ne les appellerais-je pas des Christs !... Soldats, sous le sac, qui marchent par les routes ; blessés qui rentrent de la bataille, au lit de repos ; petits enfants qui passent et qui n'ont plus leur père ; femmes en deuil, qui voilent leur chagrin et qui l'abritent !... Par eux, martyrs de la guerre, c'est vous, Seigneur, qui nous sollicitez. Les discours sont vains ; les œuvres comptent.

Après la victoire, quand la Patrie montera au Thabor, nous pourrons applaudir, et debout sur nos seuils, saluer les triomphateurs. Mais tant que dure l'étape nationale au Golgotha, c'est de la Compassion qu'il faut, la vraie, la sincère, l'active et généreuse compassion.

De la compassion selon Jésus-Christ et qui aboutisse à lui.

Car s'il est honteux de s'abstenir, quand de pareilles détresses appellent, il est plus honteux encore d'entreprendre, quand c'est pour exploiter ces détresses... Plusieurs retirent de leur soi-disant geste de charité, un profit trop humain, inavouable quelquefois.

Autre est Véronique quand elle s'avance avec son linge blanc ; autre est la Samaritaine quand elle descend au puits, chantant sa chanson d'amour, pour n'y trouver son salut que par un miracle de grâce. Que celui qui a à comprendre comprenne !...

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤



SEPTIÈME STATION

Jésus tombe pour la 2e fois

Vous vous étiez vigoureusement relevé, Seigneur. Et, depuis, vous aviez recontré votre Mère ; le Cyrénéen vous avait aidé ; Véronique avait essuyé votre visage en sueur. Malgré ces réconforts et l'affectueuse sincérité de ces secours humains, une seconde fois, à moitié du chemin, vous tombez.

Le trajet est si long ! Et la Coix pèse davantage à mesure que grandit la fatigue. Il n'y a pas d'entraînement qui tienne.

Ainsi de nous.

L'épreuve, en elle-même écrase. La durée aussi. Beaucoup sont capables d'un élan bref, qui ne sauront pas résister à l'effort persévérant. Les meurtrissures des pieds contre les cailloux s'ajoutent aux meurtrissures, les kilomètres aux kilomètres, les jours aux jours.

Un invincible besoin de repos pousse à s'asseoir, dans le cas présent, à se laisser tomber. Ce n'est pas qu'on renonce définitivement. Mais on veut un arrêt.

Parfois aussi, on dit désespérément : « Cela n'en finit pas ! J'ai fait mon possible ! Assez désormais. »

Redoutable lassitude. Tous les travailleurs la connaissent. Le moissonneur fait la sieste à l'ombre d'un chêne ; le moine, sur sa couche austère.

Voici des mois et des mois, Seigneur, qu'engagés sur la route que vous appelez royale, nous y marchons. Et nous ne sommes pas au bout. Nous ne

voyons même pas, à l'horizon, la lueur apparaître qui, avec les certitudes de paix, raffermisse un courage à qui il fut beaucoup demandé

Derrière nous, plus d'une année de larmes. En avant de nous? Mystère que nos yeux s'épuisent vainement à pénétrer. Toujours trembler ; toujours la terreur de voir se dresser le Calvaire tant redouté, où agoniseraient nos absents. Et de quelque côté que nous nous tournions, rien qui nous sourie. Avec des souvenirs douloureux et de si fragiles espoirs, comment tenir? Et pourquoi tenir?

Et voilà comment se multiplient les chutes. Au départ, bien peu ont refusé la Croix ; au pied du Golgotha, un plus grand nombre la repoussent durement. Mais le long du chemin, que d'épaves ! Que de voyageurs un moment sublimes, gisent à côté de leur fardeau !

Ils sont à plaindre ! Et vous les excusez, ô mon Dieu, si, à votre exemple, ils se reprennent, s'agenouillent d'abord, adaptent la charge à leurs épaules, et puis, vivement, se dressent et repartent.

D'autant que vous êtes là, ô Samaritain, qui les aidez. Vous n'aviez, vous, que des insultes et des coups pour secouer votre prostration désolée. Nous vous avons, nous !

Le temps de l'épreuve est entre vos mains, vous avez taillé la pente de notre Golgotha, et tracé la route qui y conduit.

Ce que nous vous demandons, c'est de vous faire confiance, de vous suivre jusqu'à ce que vous marquiez l'arrêt ! Relevez-nous, nous qui ne pouvons pas nous relever nous-mêmes.





HUITIÈME STATION

Jésus console les femmes de Jérusalem

Sans doute, au seuil de quelque maison, vous les les avez vues, les femmes de Sion. Elles pleuraient. La séculaire lamentation juive expirait sur leurs lèvres muettes. Leur peuple, une heure plus tôt, criait : « Que son sang retombe sur nous ! » Mais à elles, filles de ce peuple, vous leur faisiez peine, si pâle, si épuisé, si sali de crachats.

Vous exprimiez une telle détresse, ô Rédempteur, ô Raisin mystique sous le pressoir, que ces femmes ne pouvaient s'empêcher de pleurer.

Furtivement, vous leur avez parlé : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous, plutôt ! Voici que viendront des jours où l'on dira : « Heureuses celles qui « n'ont pas enfanté. Car si l'on traite ainsi le bois « vert, que fera-t-on du bois mort ? »

Je ne saurais épuiser ces paroles immenses. Vous dites trop de choses à la fois, Verbe de Dieu.

A nouveau, vous acceptez la consolation humaine. En même temps, vous en dénoncez, douloureusement, les radicales impuissances. Elle met le pansement à côté de la plaie ; elle dit des mots qui révoltent et déchirent quand ils croient adoucir. Elle ne distingue pas le nœud du drame intime. Elle vous plaint, Seigneur, pour le sang qui ruisselle et le bois qui vous écrase, quand vous souffrez, vous, incomparablement plus, du péché universel, de la malice persistante, de la Rédemption pour beaucoup stérile.

Je l'ai expérimenté à mes dépens, ce mal d'incurable insuffisance qui ronge les plus sincères efforts que fait le monde pour consoler.

Car elles m'ont parlé, en mon chemin de Croix, les filles de Jérusalem. Elles ont pleuré sur moi, parce que la guerre m'avait pris mon bien-aimé. Elles me plaignent. Mais, à moins que sur leurs lèvres je reconnaisse votre accent, ô Seigneur, comme c'est froid, comme c'est vide, leur sympathie !

Et puis, portent-elles mon cœur en leur poitrine? Savent-elles exactement ce que je souffre, pourquoi je souffre, les points précis de ma douleur? Si encore une même angoisse, un même deuil déchiraient leurs âmes et mon âme !... Si nous montions le même calvaire sous la même croix !

Presque toujours, elles sont seulement spectatrices. Et moi, je suis acteur !

Mais le monde n'a pas à donner davantage. Le voudrait-il, il ne peut pas.

Le rameau sec, enté sur la tige frémissante, ne prend pas.

Seul, Seigneur, oui tout seul, par vous-même ou par ceux qui vivent assez près de vous pour être vous encore, seul, vous dites la parole exacte, pleine, ajustée. C'est que, voyez-vous, dans nos amours qui tremblent, dans nos tendresses maintenant brisées, dans cette jeune ardeur qui fit le foyer désormais désert, il y avait un don trop complet et vraiment trop d'éternité, pour que, sur tant de ruines, au milieu d'une telle solitude, toute consolation ne soit pas vaine, toute, excepté la vôtre, à vous, qui avez les paroles de vie éternelle.



✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤



NEUVIÈME STATION

Jésus tombe pour la 3e fois

C'est le Calvaire, là, juste en face. La grande heure a sonné. La victime est au pied de l'échafaud. Après avoir si longtemps marché, on arrive enfin !

Et c'est le moment le plus dur. Il s'agit de faire un pas, le dernier, celui par lequel, libéré du passé et des chaînes qui attachent à la vie, on accepte le corps à corps décisif avec la mort.

Mais alors, aussi, Seigneur, l'âme, au paroxysme de l'angoisse, est au paroxysme de la faiblesse. Le martyr voit les instruments du supplice. Toutes les voix de la terre l'appellent. La jeunesse frémit.

Et devant prononcer ce « oui » d'acceptation, que vous aviez dit tant de fois, il vous coûte tant, et la Croix, pour se venger de l'héroïsme avec lequel vous l'avez jusque-là portée, se met à peser si lourd, que vous tombez encore !

La chute troisième, ô Seigneur ! Celle par où se révèle en plénitude votre épuisement total !

Celle aussi par où se révèle cette invincible vigueur qui est en vous ! Car vous vous relevez ! Et vous ne tombez plus ! Vous allez vous reposer dans le sacrifice même ! Et vous étendre, pour les deux nuits d'avant l'aube pascale.

A beaucoup encore, ô Pitié divine, vous avez épargné le dernier acte du Drame rédempteur. Car beaucoup de soldats vivent et survivront à la guerre.

Mais beaucoup sont morts. Des centaines de mille sont morts. Et des centaines de mille qui les aimaient, et qui les pleurent, ont eu à traîner leur Croix jusqu'au bout !

Tandis que d'autres, en arrière, continuent leur route relativement aisée, ceux-là, celles-là, en deuil, debout près d'une Croix sans Crucifié, assises le long d'un sépulcre où ne dort qu'un souvenir, se taisent, brisés, interdits. Ils ont dû gravir la colline sanglante.

Et vous savez, Seigneur, si oui ou non, ils ont eu leur troisième chute, s'ils ont marché droit, ou si, farouchement, ils ont dit : « Je ne monterai pas. »

Car tous ceux qui pleurent, ne pleurent malheureusement pas sur le Calvaire, près de la Vierge, et face à Jésus-Christ.

Heureux les relevés de la troisième chute ! Le plus pesant de leur Croix. ils l'ont déposé au pied de la Croix divine. Et la-haut la Pitié les enveloppe et la grande paix intérieure où s'absorbent les chagrins, dans l'attente.

Si je suis désigné, faites, mon Dieu, que l'annonce tragique, même si je défaille sous elle, ne m'étende pas, muet de colère, dans un inguérissable désespoir ! C'est la plus monstrueuse insulte à votre Golgotha que de vous y laisser seul au lieu de vous y rejoindre pour y consommer, et y consoler son sacrifice.

Pardonnez-moi si, déjà vieilli en mon deuil, je ne me suis encore secoué de cette poussière où s'est collée ma lèvre amère. Pardonnez-moi si, quand on m'a dit que mon enfant, ou mon époux, ou mon frère était mort, je n'ai pas eu le cœur de gravir sa colline rédemprice. Je ne suis pas digne de lui, qui est tombé peut-être, pauvre petit, au seuil de l'assaut, mais qui s'est élancé quand même ! Je ne suis pas digne de vous, qui avant lui, avant moi, et pour tous deux, tombé devant la pente, l'avez tout de même et jusqu'au sommet conquise en chancelant...





DIXIÈME STATION

Jésus dépouillé de ses vêtements

On ne vous fait pas grâce, Seigneur, de l'humiliation suprême. C'est le dépouillement total, et Dieu devenu le ver de terre, ainsi qu'il était prédit. Que les plaies soient rouvertes, que les lambeaux de chair s'en aillent, collés à la robe, ce n'est rien. Et pourtant ! Mais ces regards, ces sourires, ces réflexions abominables ! Cette satanique joie du péché devant l'innocence tremblante...

Oh ! Seigneur, il suffit ! Je ferme les yeux ! Je veux seulement pleurer vos larmes silencieuses ! Et entendre le gémissement sacré qui m'accuse moi-même.

Telles sont toutes les vraies victimes. Il y a une tenue prescrite pour ceux qu'on immole. Même quand ils se parent, comme au matin nuptial, pour le sacrifice, ils y viennent, en réalité dépouillés, détaché des vaines choses, l'âme ailleurs, entrés déjà dans l'éternel mystère où la mort les conduit.

Elle était toute simple, votre robe d'Oriental. On dit que votre mère l'avait tissée pour vous ! L'usure des voyages avait frangé ses bords ; elle avait été à la pluie, à la poussière, aux épines des buissons. Même ainsi, vous l'avez sacrifiée. Et vous avez quitté le monde, sans rien, plus pauvre et plus dénué qu'en la nuit de Bethléem.

Ceux qui se battent, Seigneur, et comme vous, foulent le pressoir, ont aussi le vêtement d'holocauste. Ils étaient beaux, autrefois, avec le linge

parfumé, l'habit à la taille. Et une part de leur âme passait en ces futilités

Maintenant, sous l'uniforme, ils se ressemblent tous : sales, lamentables à voir, boueux. Ils peuvent mourir.

Plus vêtus que vous, Seigneur, à peine moins dépouillés.

Cela est une part de leur mérite supérieur et une part de leur gloire. Cette grande misère se prête admirablement aux transfigurations divines.

Nous le disons parfois entre nous. Mais après?

Participants, dans une mesure que nous devons vouloir immense, de leur sacrifice, le sommes-nous de leur dépouillement? Nous rougissions, jadis, du pauvre, à cause de ses haillons. Nous sommes censés ne pas rougir de nos absents... Peut-être, mais ne rougiraient-ils pas devant nous?...

Les Pharisiens sur le Golgotha étalaient leurs tuniques insolemment riches et clinquantes. Le Christ et ceux qui l'aimaient en paraissaient plus misérables encore.

La tenue sérieuse convient seule aux raisons d'universelle douleur. Une adaptation s'impose de l'âme aux événements et du vêtement à l'âme. Hélas ! Le dirait-on?

Le temps des joies est passé ; les cloches ne sonnent guère que pour les morts. Les victoires même, il les faut fêter les yeux en larmes. Là-dessus, tout le monde s'entend. Mais, s'il s'agit de reléguer parmi les bonheurs perdus qu'ils évoquent, les innombrables riens où s'absorbe le plus clair de la vie, on se débat. On refuse net.

De là tout ce qu'on voit et qu'on frôle. Un temps, cela s'appelait légèreté, ou mode, ou convenance. Quel nom donner aujourd'hui?

Que pensez-vous, Seigneur, de ceux qui méditant sur votre dépouillement, se présentent à vous comme la Madeleine d'avant le pardon?...





ONZIÈME STATION

Jésus est attaché à la Croix

Comme il y a façon et façon de prendre la Croix pour la traîner, il y a façon et façon de s'y laisser étendre, pour y mourir. La vôtre, qui est celle de Dieu, les Ecritures nous l'avaient prédite. Elles vous appellent l'Agneau.

Et puis, à Gethsémani, arrêtant le miracle qui les terrassait, vous vous êtes remis aux valets, doucement, les mains souples.

Votre Croix ! Lit nuptial dont l'humanité nouvelle devait naître, vous vous y êtes couché, comme depuis trois années sur la terre Galiléenne. La tête du petit enfant tombe doucement sur l'épaule maternelle.

Vous avez donné vos mains et vos pieds, pour les clous.

Se débattre, résister n'est pas un crime, mais c'est une faiblesse de notre instinct de vivre. Vous ne l'avez pas eue. Agneau par le silence et les yeux bons, pas par le tremblement épouvanté quand la massue se lève.

Vous ne reprochiez pas aux soldats les coups de marteau. Et vous ne trouviez pas trop profonde la sanglante intimité qu'ils créaient entre vous et votre Croix.

Et désormais, pour vous en arracher, il eût fallu un miracle. Vous ne le ferez pas.

Vous mourrez sur la Croix.

Que notre Croix, la guerre, nous ne l'ayons pas méritée, c'est une question difficile. Vous en tenez

le secret. Que nous ne l'ayons pas cherchée, c'est un fait.

Mais puisqu'elle était là, prête, et que la nécessité nous obligeait à nous y étendre, il dépendait de nous de le faire comme vous, ou autrement que vous.

Ainsi s'est établie la différence entre les âmes et entre tous les sacrifiés de la Patrie. Tous, ou à peu près, sont cloués au bois dur ; mais les uns ont crié, ils se sont défendus comme le gibier traqué. Les autres y ont mis une belle crânerie qui cachait, on l'a vu depuis, une grande faiblesse. Les autres, les vôtres, Seigneur, ont agi simplement, conscients de leur angoisse et n'en rougissant pas, confiants en vous, surtout, et à cause de cela, silencieux et sublimes.

Je ne sais trop desquels je suis. Je prends toutes les attitudes, incapable d'être longtemps héroïque. C'est qu'il n'est pas tendre le bois de la Croix. La couche de paix est plus molle et on s'y accoutume mieux.

Jamais le devoir n'avait tant coûté. Jamais votre joug n'avait tant pesé.

Ce qui est mal, Seigneur, c'est d'essayer de me déclouer moi-même, sans votre ordre, de la Croix. Les liens charnels qui m'y attachent, je pourrais, à toute force, les briser, car ils sont cassables. Il n'y a d'éternellement lié que ce que vous liez, ô Seigneur Jésus-Christ.

Que si l'amour de la Patrie, et l'honneur de préparer l'avenir, nobles chaînes, ne suffisent pas à me garder immobile, résigné, en cet état de victime, que mon amour pour vous y supplée. Ce que vous avez fait à cause de moi, ne puis-je, en petit, le faire à cause de vous ?

Comme vous voudrez ! Aussi longtemps que vous voudrez ! Les épines de mon front, les clous de mes pieds et de mes mains, c'est vous qui les ôterez. Alors, je serai libre. Le temps des expiations aura passé. Je vous aurai rejoint, mes plaies transfigurées, dans la Gloire.

En attendant, je reste crucifié au devoir sacré !



DOUZIÈME STATION

Jésus meurt sur la Croix

Jésus meurt sur la Croix !

Je vous regarde, Seigneur, je vous écoute ! Le front dans la poussière et me frappant la poitrine, je vous adore.

Toutes vos paroles, de là-haut, où se débat votre agonie, qu'elles aient en mon cœur un écho qui ne se taise plus. Qu'aucune parole humaine ne l'étouffe.

Le cri qui demande à boire ! L'accent pénétrant qui absout le larron ! Le mot solennel qui promet à vos ennemis le pardon ! La voix mourante qui nous confie à la Vierge et nous confie la Vierge ! La détresse suprême qui appelle le Père à son secours ! Le « Tout est consommé » par où se clôt l'ère de la chute et par où s'inaugure l'ère de la Rédemption !

Les sept paroles ! Jetées au monde indifférent et aux siècles à venir. Suprême confidence de celui qui s'en va. Testament et adieu !

Le tonnerre gronde ; il fait nuit sur la colline ; un dernier spasme vous secoue. Et c'est fini.

Et debout devant vous, impuissants à vous délivrer, vos amis vous voient. Ils sont bien peu. Votre Mère, Jean, l'Ami particulier, Marie de Magdala, quelques femmes fidèles !

Vous n'étiez pas tout à fait seul pour mourir. Vous

aviez sur qui reposer vos regards. Des larmes se mêlaient aux vôtres.

Ils étaient dignes de vous, vos amis. Nul chagrin jamais n'égalera le leur. Car nul jamais ne pleurera pareil mort.

La douleur de votre Mère et son courage s'équilibraient.

Seigneur, à nouveau, les pentes du Golgotha sont peuplées. Il y a une Croix, d'innombrables Croix à l'ombre de la vôtre, où expirent nos enfants, fils de notre chair, fils de notre cœur.

Il y a une foule, indifférente au fond, parce qu'elle n'est pas atteinte et que ceux qui meurent ne sont pas les siens. Leur joie, qui se cahe à peine, résonne en nos deuils, comme le cynisme des Pharisiens dans l'âme endolorie de la Vierge.

Et il y a nous, Seigneur, les grands affligés qui nous tenons debout, l'œil tendu vers cette frontière où le drame formidable se joue. Pour nous il est achevé. Nos bien-aimés n'y apparaissent plus. Ils sont morts. Nous n'étions pas là. Nous savons peu, nous ne savons rien de leurs derniers instants.

Mais nous croyons à la tragique beauté de leur mort. Vous aviez creusé le trou précis de leur Croix ! C'est jusque-là qu'ils l'ont traînée ; c'est là qu'étendus sur elle, ils s'y sont attachés pour l'éternité.

Ils sont morts comme ils devaient mourir. Pour une grande cause, ô Dieu !

Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu !
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre...
Couchés dessus ce sol, à la face de Dieu...
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés...

Je tends les bras vers vous, Seigneur, et vers eux qui vous ont gagné. Que les mères soient dignes des fils ! Les femmes dignes de leur époux ! Les jeunes filles de l'amour dont elle rêvaient ! Que tous nous soyons dignes de vous et de la Vierge au Golgotha.

C'est le poste d'honneur, ce poste de sacrifice !
Votre Evangile dit vrai ! La Croix a raison !

De nos jours irrémédiablement assombris, de notre bonheur terrestre à jamais brisé, nous porterons la charge. Du Calvaire où, près de vous, nous souffrons, nous ne descendrons plus.

On ne pleure pas toujours, et des temps viendront, les temps éternels où nous serons consolés. Je crois, j'aime et j'espère !





TREIZIÈME STATION

Jésus remis aux bras de sa mère

Vous souvenez-vous, Mère, trente-trois ans passés, le la radieuse nuit de Bethléem. Vous le portiez lors entre vos bras, comme ce soir. Il vivait : ses eux s'ouvraient à peine ; il commençait de sourire. Des cantiques d'anges peuplaient la solitude harmo-nieuse. Une naissance, un berceau ! O joies de votre maternité !

Et maintenant ! Les voix humaines insultent à votre détresse ; le ciel est orageux ; les anges muets.

Ce qu'on a fait de votre unique ! Inerte, les bras ombent, il ne soutient plus son front. Vos appels lui restent sans écho ; vos sourires voilés sans éponse. Et ces baisers brûlants sur sa face glacée ! Vous l'avez perdu, le Bien-Aimé ! Bientôt vous allez e perdre plus encore. Le tombeau vous le prendra out.

« Vous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur. »

Et dans ces instants de dernière possession, vous l'admirez, vous vivez ce cher passé tragiquement clos.

La Rédemption du monde vous coûte à vous aussi, Mère, un prix effroyable ! Pourtant, comprenant tout, et de nouveau acceptant, face à face avec le sacrifice consommé, vous ne regrettez rien ! Sur vos genoux comme sur l'autel, voici la victime éten-due ! Une fois de plus vous l'offrez et vous avec elle ! Vous donnez librement, d'un geste sublime et

navré, à la terre, l'enfant qu'elle vous a brutalement pris.

Désormais, quand nous voudrons pleurer, nous chercherons, pour y fixer nos yeux, les images qui vous représentent en cette suprême détresse, qui est le dernier mot de votre mission !...

Comme elle est le dernier mot de la nôtre à nous tous qui sommes restés, qui avons vu mourir sans mourir !

Les temps sont venus où la Patrie, comme vous, au sommet de son Golgotha, et portant sur ses genoux ses morts, ses innombrables morts, les meilleurs de ses fils, les offre à la cause sacrée de la Justice.

Les temps sont venus pour les épouses et les mères, pour les fiancées et les sœurs, pour les vieillards aussi, devant la désolation de la terre déserte et du foyer vide, les temps sont venus du sacrifice méritoire.

Il dépend de nous d'en accroître la féconde beauté.

Dans la chambre de famille où, après leur sommeil d'enfant, nous berçons l'agonie de nos morts, c'est une grande chose que d'offrir à Dieu nos bonheurs qui gisent avec le cadavre. Mais quand il s'agit des morts de la guerre, combien plus encore nous avons à devenir des « Vierges de Douleurs » ! Car leur mort fut un don, un holocauste, une expiation. On nous les a arrachés, il le fallait, en pleine jeunesse heureuse : les avons-nous offerts?... Ils se sont jetés dans les flammes de l'autel mystique : ne les avons-nous pas retenus par le vêtement? Ils sont tombés pâles et sanglants, quelque part où nous les chercherons, et ne les trouverons pas. Impuissants à prendre sur nos genoux leur dépouille adorée, du moins, comme le prêtre lève son calice vers Dieu, comme la jeune femme son petit vers le portrait de la muraille, avons-nous pris en nos mains tremblantes leur souvenir, la joie qu'ils nous réservaient, nos espoirs, tout ce qui était eux et qui était d'eux, et les yeux vers le ciel, la poitrine sanglotante, avons-nous dit : « Seigneur ! Pour vous ! Pour la France en ce qu'elle est votre apôtre ! C'est ma part et c'est leur part dans l'œuvre que commença le Calvaire »?



QUATORZIÈME STATION

Jésus déposé en son tombeau

Dans le sépulcre creusé dans le sol et où nul homme n'a encore dormi, vous dormez, Seigneur. Ils vous ont apporté comme on fait tous les morts. Ils ont autour de vous enroulé le linceul ; lavé du sang et de la poussière collée à vos chairs, embaumé avec une respectueuse tendresse, ils vous ont étendu sur la pierre. Elle est froide cette pierre, comme tant de cœurs où se glace le souvenir. Mais vous ne sentez plus rien.

Et maintenant le sépulcre est bien clos. Les fêtes vont commencer dans la ville. Le soir, sur la colline presque déserte, tombe. Le silence après le bruit. Le grand sommeil du lutteur vaincu. La Rédemption a été conquise de haute lutte. Reposez-vous, Seigneur. A la troisième aurore, vous vous lèverez, Triomphateur éternel.

Mais à cette heure où le souffle de Pâques ne fait pas encore tressaillir les pentes désolées, ceux qui vous aiment pleurent ; ils attendent ; ils ne veulent pas partir. Loin de la foule, à peu près seuls, à travers la pierre épaisse, ils s'essaient à vaincre la mort, et ils prolongent l'intimité. Oh ! pourquoi votre Mère ne se serait-elle pas assise le long du sépulcre ? Et pourquoi Madeleine n'aurait-elle pas appuyé son front sur le roc froid, vous appelant doucement, écoutant si vous alliez répondre encore ? Lazare était bien sorti, lui, vivant et libre, sur votre ordre !

Ainsi faisons-nous dans nos cimetières, après qu'on

nous a serré la main et que, revenus à la tombe, le cercueil ne paraissant déjà plus, nous mesurons l'abîme de notre solitude et l'immensité du malheur.

Pour une fois, Seigneur, vous êtes mieux que nos bien-aimés. Vous avez un tombeau, un tombeau à vous tout seul, un tombeau exprès pour vous... Et nos morts de la guerre ! Quelques-uns ont leur petite Croix ; beaucoup sont couchés, à même, dans la fosse commune ; et combien, oh ! combien, sur les sillons, pris dans les réseaux meurtrissants, en un coin de bois, laissés là, parce qu'on ne peut pas mieux, au froid des nuits...

Et vous, Mère douloureuse, vous avez où pleurer ! Ne le niez pas : c'est une consolation puissante que d'avoir où pleurer !...

La guerre nous l'a volée. Elle l'a volée à tant de femmes qui gémissent à tous les échos : « Où est-il ! Où est-il ? » Et personne ne sait. Car les tombes se ressemblent, les noms sont effacés, et puis, les obus ont tout bouleversé ; sous les feuilles mortes ou les aiguilles des pins, les tombes ont disparu.

Et nous n'irons pas, les soirs de dimanche, au bout de telle allée, chercher nos morts ; qu'aurons-nous à nous préoccuper, pour la Toussaint, de trouver les chrysanthèmes ?... Où les mettre à se flétrir, Seigneur ?... Où les porter ?...

N'est-ce pas, ô Ami, que vous comprenez ce que je ne sais pas dire, le cœur trop plein, la lèvre transie ?...

Je ne suis pas jaloux de celles qui ont le navrant bonheur de suivre le cercueil ; de se dire : « C'est là qu'il dort » ; de pouvoir au gré de leur détresse ou de leur foi « aller le voir » et s'agenouiller quelque part où il est...

Je vous demande seulement, que votre Ange, qui les connaît, les miens, veille à leur cendre. Je vous demande que, n'ayant rien d'eux, ici-bas, même pas leur poussière, la terre qui me les cache ne soit plus le piège où se prend mon cœur, ni la demeure où s'accoutume ma pauvre vie... Je vous demande d'être tout entier où est mon trésor !... Je vous demande, quand l'aube pascale se lèvera enfin, que soient réunis dans la Gloire ceux qui s'aimaient et qui furent séparés, jusque dans la mort...

v. Ora pro nobis, Virgo dolorissima ;
℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

v. Signasti, Domine, tuum servum Franciscum.
℟. Signis redemptionis nostræ.
v. Oremus pro Pontifice nostro Benedicto.
℟. Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.
v. Oremus pro fidelibus defunctis.
℟. Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.

Priez pour nous, ô Vierge très douloureuse.
Pour que nous devenions dignes des promesses du Christ.
Seigneur, vous avez marqué votre serviteur François.
Du signe de notre Rédemption.
Prions pour notre Pontife Benoît.
Que le Seigneur le conserve, le vivifie, le fasse heureux sur la terre et ne l'abandonne pas aux mains de ses ennemis.

Prions pour les fidèles défunts.
Donnez-leur, Seigneur, le repos éternel et que la lumière qui ne s'éteint pas resplendisse sur eux.

OREMUS

Respice, quæsumus, Domine, super hanc familiam tuam, pro qua Dominus noster Jesus Christus non dubitavit manibus tradi nocentium, et Crucis subire tormentum. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

v. Parce Domine, parce populo tuo.
℟. Ne in æternum irascaris nobis.
v. Pie Jesu, Domine, dona eis requiem.
℟. Sempiternam.

Jetez les yeux, Seigneur, nous vous en prions, sur cette famille qui est vôtre et pour laquelle Notre Seigneur Jésus-Christ n'a pas hésité à se livrer aux mains des méchants ni à subir le supplice de la Croix. Par le Christ Notre Seigneur. — Ainsi soit-il.
Epargnez, Seigneur, épargnez votre peuple ; ne soyez pas éternellement en colère contre nous. (*Trois fois.*)
Jésus miséricordieux, Seigneur, donnez-leur le repos éternel.

